

Les FRANCS Clovis, Charlemagne et Cie...

les Rois de l'arnaque

La France n'existe pas.



Nous n'avons jamais, jamais, jamais été « Français ».

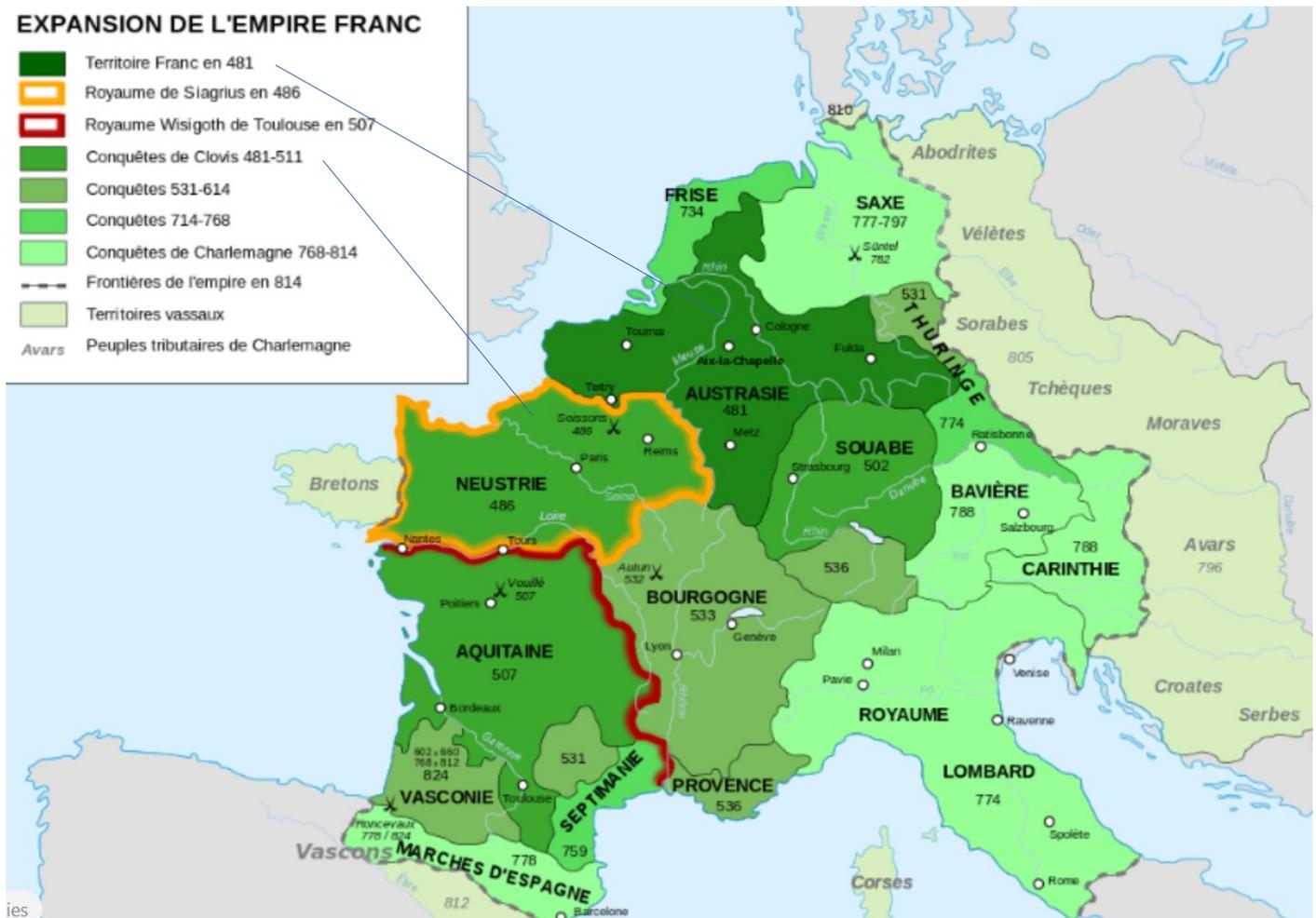
Ce morceau de planète que nous nous sommes habitués à appeler la France a-t-il été « Gauloise » ?

Oui. Évidemment. Disons que la France était bien composée de sociétés Celtes qui ont été identifiées par César à des Gaulois. La France est une fiction.



EXPANSION DE L'EMPIRE FRANC

- Territoire Franc en 481
- Royaume de Sigarius en 486
- Royaume Wisigoth de Toulouse en 507
- Conquêtes de Clovis 481-511
- Conquêtes 531-614
- Conquêtes 714-768
- Conquêtes de Charlemagne 768-814
- Frontières de l'empire en 814
- Territoires vassaux
- Avars
Peuples tributaires de Charlemagne



Introduction :

Une France pas franque

L'Histoire de France ?

L'arnaque du bimillénaire. C'est une provocation. Il faut développer, nuancer. Je reprends.

Ce territoire a-t-il été « Romain » ?

Forcément. Après cinq siècles d'occupation, la Gaule est *a minima* devenue « semi-romaine » : administrativement, architecturalement, culturellement et même « mentalement », dans les franges favorisées de la population. Qu'est-ce qu'un « Romain » si ce n'est un fervent partisan de « Rome » comme entité métaphysique. Un suppôt de l'Empire. Et jusque dans sa transformation en Église de Rome. N'importe quel fan de Rome peut être à bon droit considéré comme un Romain. N'importe quel fan de l'Église catholique peut être considéré bon an mal an comme un Romain.

Mais « Chrétien » ?

La tentative d'application de la parole de Jésus ou l'obéissance aveugle à ceux qui se disent les uniques représentants exclusifs des lois divines?

Mais « Franc » ?

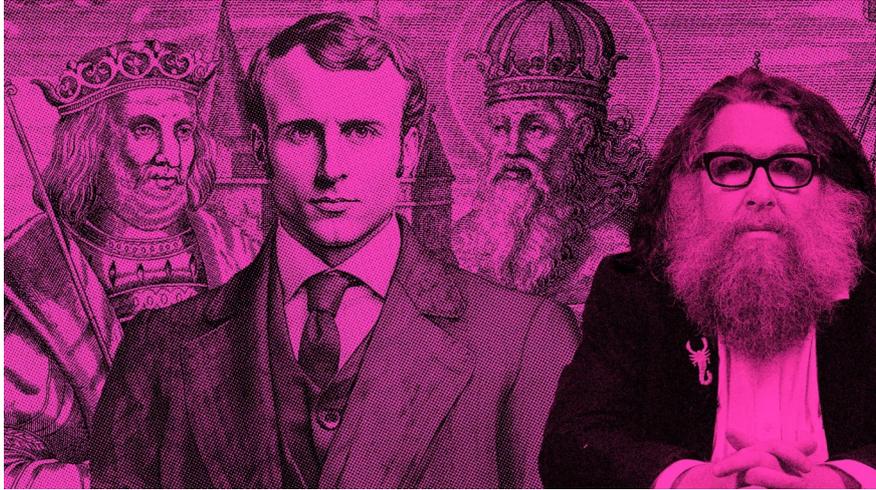
La France, qui n'a pris ce nom qu'à partir de 1190 environs, **n'a jamais été composée... de Francs.**

Sauf son gouvernement, ses dirigeants, ses chefs.

La « France » est un pays de non-francs,
dirigée, gouvernée par une bande de francs.
La France est née comme un territoire occupé,
elle l'est toujours. Elle n'a pas cessé de l'être.

La France a été confrontée à deux conquêtes successives :

l'une, administrative par les Romains,
suivie d'une autre exécutive, par les Francs.



Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Qui étaient ces Francs ? C'est quoi, un Franc ?
Et tout d'abord qui était le premier d'entre eux, le premier Roi de tous les Francs :
Clovis ?

Un jour, donc, nous sommes devenus « La » France.

1) Naissance de Clovis

Clovis est né vers 466 et mort à Paris le 27 novembre 511.

Son règne est mal connu. Les documents contemporains sont rares : une dizaine de lettres allusives, dont une qui lui est attribuée. La majeure partie de l'histoire de Clovis nous est parvenue par le deuxième livre de la chronique de Grégoire de Tours, *Dix livres d'Histoire*, mieux connue sous le titre *Histoire des Francs*. Une « Histoire » rédigée en 572, soixante ans après la mort de Clovis. Né en 538 ou 539, membre d'une riche famille de la noblesse sénatoriale gallo-romaine, l'évêque Grégoire de Tours prétendait descendre des Martyrs de Lyon par sa grand-mère. Le père de Clovis est Childéric, le roi des Francs Saliens **de Tournai**. C'est plutôt un roitelet, un chef, comme les autres Francs, qui n'ont pas d'unité politique mais dont chaque groupe local a un *leader*. Le grand-père de Clovis est un certain roi Mérovée, figure semi-mythique à l'origine de sa lignée, **les Mérovingiens**.

Dans la chronique de Frédégaire, une continuation de celle de Grégoire de Tours écrite au milieu du VII^e siècle, on peut lire que la mère de Mérovée, l'épouse du roi Clodion, fut séduite par une bête de la Mer nommée le Quinotaure,



mélange de requin et de Minotaure. Ayant fait l'amour avec le Quinotaure, les deux sangs se seraient mêlés pour donner naissance à une dynastie investie de pouvoirs magiques. Childéric (père de Clovis) serait donc le petit-fils d'un Quinotaure.

Peut-être faut-il prendre au sérieux, ne serait-ce que symboliquement, cette origine mythique. Parce que les Francs sont des requins.

À l'instar des Gaulois d'antan, **la vertu dominante des Francs est le courage, mais ce ne sont pas des sociétés agraires. Ce sont des sociétés de brigands.** Bruno Dumézil parle au sujet des Francs de *cleptocratie* : une **autorité déterminée par les pillages et les vols**. Les Francs sont des bandes de loubards. Grégoire de Tours décrit Childéric comme un homme dépravé, pratiquant le droit de cuissage sur les femmes de ses sujets, et provoquant la colère de son peuple.

« Sa conduite et ses mœurs soulevèrent contre lui sa nation, qui le chassa du trône » écrit Grégoire de Tours.

Childéric se réfugie alors en Thuringe



où il séduit la femme de son pote, la reine Basine, l'épouse du roi franc Basinus. Quand Childéric est rappelé par son peuple, Basine laisse tomber son mari pour partir avec lui. Elle l'informe cependant, pour sa bonne gouverne, que, si elle trouve mieux, elle se cassera sans hésiter :

« Je suis venue parce que je vous ai connu pour un homme rempli de qualités et d'une bravoure à toute épreuve, lui fait dire Grégoire de Tours. Sachez que si j'avais connu, même au-delà des mers, un homme plus accompli et plus brave que vous, je serais allée le trouver et lui offrir ma main. »

Ambiance. Basine et Childéric auront quatre enfants. Trois filles : Alboflède, Audoflède et Lantilde et un fils : Clovis. **À la mort de son père, vers 480, alors qu'il est âgé de quinze ans, hérite d'un royaume qui correspond à la région de Tournai en Belgique et un territoire allant de Reims jusqu'à Amiens et Boulogne. Initialement Roi des Francs Saliens, à sa mort, en 511, Clovis sera le Roi de tous les Francs.**

2) La fin de l'Empire romain d'Occident

Quelle est la situation de l'Empire romain quand Clovis devient roi ?

Officiellement, en Occident, il n'existe plus, depuis cinq ans.

Pourquoi ? Ou plutôt comment ? Vaste question. En 1984, le professeur allemand Alexander Demandt

recensera plus de 210 théories différentes sur le déclin de l'Empire romain. Elles vont de sa mauvaise discipline militaire et de la nécessité de s'adjoindre des milices fédérées pour contrer les invasions barbares entraînées par les bouleversements climatiques, à son effondrement budgétaire suite à l'exemption de taxes de l'élite et l'appauvrissement des paysans. Reste qu'en 476, alors que l'empereur d'Occident, Romulus Augustule, est déposé dans l'indifférence générale, c'en est fini, en apparence, de Rome. En apparence seulement. En réalité, ses structures administratives et sa conception du monde ont été installées si profondément dans le tissu de la réalité que la métaphysique impériale perdurera les siècles qui vont suivre.

« Rome, écrit l'écrivain grec Emmanouil Roïdis dans *La Papesse Jeanne, ayant perdu l'univers conquis par l'épée, s'occupait de relever son empire du monde en envoyant dans ses anciennes provinces des dogmes (lois) au lieu de légions, et en tissant silencieusement cette immense toile dans laquelle toutes les nations devaient s'empêtrer. »*

Faire perdurer la métaphysique impériale, ce sera le rôle des **évêques, dont la plupart sont issus de l'aristocratie sénatoriale**. Ils vont continuer à faire fonctionner le réseau des cités pendant les premiers temps du Moyen-Âge. Ce sont tout d'abord les bandes de pillards fraîchement fédérées par l'Empire qui vont tenir militairement les territoires.



Evariste-Vital Luminais, Pillards Gaulois (1867)
Musée d'Art et d'Histoire (Langres) / domaine public

3) Les Bagaudes



De César à Clovis, la Gaule est un pays qui s'est tenu sage. Très sage.

Rien à raconter, ou si peu. Rien ne nous est parvenu de ces cinq siècles. À part les Martyrs de Lyon, les invasions barbares et... **les Bagaudes, les premiers Gilets Jaunes.**

On connaît si peu les Bagaudes. Le nom apparaît pour la première fois dans *Le Livre des Césars* d'Aurelius Victor, écrit vers 360. Aurelius Victor évoque deux hommes nommés Aelianus et Amandus, qui ont « levé en

Gaule une troupe de paysans et de brigands (les habitants les appellent Bagaudes) ». Ils ravagent « les campagnes sur une vaste étendue », s'attaquent « à la plupart des villes » avant d'être mis en déroute en « peu de temps » par Maximien Hercule, empereur romain adjoint, entre septembre 285 et juin 286. Bagaude est peut-être un mot gaulois pour « vagabond » ou « fugitif ». On les retrouve mentionnés rapidement dans une cinquantaine de textes. Chez Eutrope, vers 367 : « des paysans avaient provoqué une rébellion en Gaule ». Chez Jérôme, vers 380 : « Maximien Hercule, qui rendit la paix aux Gaules, après avoir écrasé une foule de paysans ». Chez Orose, vers 417, qui parle de l'Empereur Maximien arrêtant facilement cette « bande inexpérimentée et désordonnée de campagnards ». Puis chez Eucher, futur évêque de Lyon, vers 450 qui ajoute un élément important.

Pour réprimer les Bagaudes, Maximien Hercule aurait réuni une légion thébaine de 6600 hommes, dont beaucoup de chrétiens, qui refusèrent de massacrer les Bagaudes, et que Maximien fit exécuter, faisant de ces derniers des Martyrs.



Tête colossale de Maximien Hercule (vers 293) / Musée d'archéologie (Toulouse).

Et, deux siècles plus tard, on les retrouve dans un texte très émouvant de Salvien de Marseille. Ce texte suggère que le phénomène des Bagaudes ne se serait pas arrêté au III^e siècle mais aurait perduré jusqu'au milieu du Ve siècle où de nombreux hommes les auraient rejoints, quitte à perdre pour cela la citoyenneté romaine :

« Quel témoignage plus manifeste de l'iniquité romaine que de voir de très nombreux citoyens, honnêtes et nobles, qui auraient dû trouver dans le droit de cité romaine la splendeur et la gloire les plus hautes, réduits par la cruauté de l'injustice romaine à ne plus vouloir être romains ? écrit Salvien. Je parle des Bagaudes qui, dépouillés, opprimés, tués par des juges mauvais et cruels, après avoir perdu le droit à la liberté romaine, ont perdu aussi l'honneur du nom romain (...) Comment sont-ils devenus Bagaudes si ce n'est par nos injustices, par les confiscations et les rapines de ces hommes qui ont changé la perception des impôts au profit de leur propre bourse, et qui se sont fait une proie personnelle des indictions tributaires – qui **à la ressemblance des bêtes féroces n'ont pas gouverné ceux qui leur ont été confiés mais les ont dévorés** ; qui, non contents de dépouiller leurs semblables comme la plupart des voleurs, se repaissent encore en les déchirant et, pour ainsi dire, en buvant leur sang ? » Tout le monde n'aura évidemment pas la sensibilité

sociale de Salvien de Marseille. Écoutons ce qu'en dit Jacques Bainville, de l'Action Française, dans son Histoire de France, en 1924 :



Photographie de Jacques Bainville / droits réservés

Oui. Bainville dont Zemmour aime tant à se revendiquer. Et que Darmanin citera comme une autorité à l'Assemblée nationale, en 2022.

« Ce pays fertile, industriel, couvert de riches monuments, où une classe moyenne tendait toujours à se reconstituer comme un produit du sol après chaque tempête, était d'instinct conservateur. Il avait horreur de l'anarchie. Les communistes du temps, les Bagaudes, dont les tentatives révolutionnaires avaient toujours été vaincues, n'étaient pas moins redoutés que les Barbares du dehors. La Gaule romaine désirait un pouvoir vigoureux. C'est dans ces conditions que Clovis apparut. »

La Gaule qui « désirait un pouvoir vigoureux », franchement, on n'en sait rien. Mais les membres de la noblesse sénatoriale : oui, sans doute, on peut leur faire confiance. D'où peut-être le recours à ces groupes barbares, à ces bandes qui vont épauler l'Empire pour maintenir l'ordre social.

Leur utilité principale, indiscutable, c'est bien sûr de contrer les invasions des Huns. **Attila** franchit le Rhin en **451** et marche **jusqu'à Orléans**, avant d'être vaincu près de Châlons-en-Champagne. Mais ces bandes auraient-elles également été considérées comme utiles pour « tenir en respect » les populations locales ? À quel point les Bagaudes ont-ils représenté une menace pour l'Empire ? Nous ne le savons pas.

4) Chrétiens, Ariens, païens

L'Empire est traversé par des débats théologiques qui, à partir du concile de **325**, **opposent le christianisme de Nicée à l'Arianisme**, une hérésie qui a gagné beaucoup de terrain. Celle-ci n'a rien de « gnostique ». On ne trouve guère en elle l'esprit des Sans Roi. Remettant en cause le dogme de la Trinité, et estimant le Père supérieur au Fils, l'arianisme est plutôt **une tendance concurrente, abandonnée de l'Église romaine**, qu'une **forme alternative trouvée à l'application de la parole de Jésus**. Certaines figures importantes de l'Église, comme Eusèbe de Césarée, l'auteur de *l'Histoire ecclésiastique*, soutiendront d'ailleurs Arius.

À la fin de l'Empire romain, la population gauloise, déjà largement christianisée, est contrôlée par trois bandes principales dont deux ont été **converti à l'Arianisme : les Wisigoths et les Burgondes**.

Les Francs, eux, sont restés païens. Les Wisigoths dominent le Sud-Ouest. Les Burgondes sont établis à l'est de Lyon. Les Francs occupent le nord de la Gaule. **Les Francs ne font alors pas plus de cinq à six mille hommes, subdivisés en deux groupes** : les Francs rhénans et les Francs saliens.

C'est peu, c'est même très peu, comparé aux millions de Gallo-romains qui vivent sur ces territoires.

5) Clovis et le vase de Soissons

Clovis a 15 ans quand il prend la tête des Francs Saliens. Avant **486**, il se marie avec une princesse franque rhénane, dont naît un fils, Thierry. À partir de 486, avec son armée de quelques milliers d'hommes, **Clovis conquiert les villes de Senlis, Beauvais, Paris et il livre à Soissons une bataille contre Sygarius, maître de la milice romaine et ultime représentant d'une légitimité impériale devenue obsolète.**

La victoire de Soissons permet à Clovis de contrôler le nord de la Gaule. Sygarius se réfugie chez les Wisigoths, qui le livrent à Clovis l'année suivante. C'est après cette bataille qu'a lieu le fameux épisode du **Vase de Soissons**. Drôle d'histoire. Le premier à nous la raconter est **Grégoire de Tours**. Que dit-il ?

« *Un jour, ses soldats enlevèrent d'une église, avec les autres ornements servant au culte, **une urne d'une grandeur et d'une beauté magnifiques**. L'évêque envoya des députés au roi pour lui demander au moins cette urne, s'il ne voulait pas lui rendre les autres vases sacrés de son église.* »

Grégoire de Tours ne précise pas qui est l'évêque. Il a ensuite été identifié comme Saint Rémi, celui qui s'occupera du catéchisme de Clovis.



Clovis et le vase de Soissons dans les Grandes Chroniques de France (XIV^e siècle) / BNF / domaine public

« *Le roi répondit aux envoyés : « Suivez-moi jusqu'à Soissons, parce que c'est là que doit se faire le partage de tout le butin. Si le sort me donne ce vase, je satisferai à la demande du Papa. »* »

Oui. Grégoire dit que **Clovis appelle l'évêque « le Papa »**. Bizarre.

Quand on fut arrivé à Soissons, et que tout le butin eut été réuni sur la place, le roi prit la parole :
« *Braves guerriers, je vous prie de vouloir bien m'accorder ce vase, dit-il en montrant l'urne, outre la part qui me revient dans le butin.* »

Comme dans toute bande de voyous qui se respecte, la règle est de partager correctement le butin pour ne frustrer personne. Le fait de vouloir y soustraire l'urne est alors interprété par le bon Grégoire comme un signe annonciateur de sa conversion.

« *Chacun s'empressa de lui répondre qu'il était maître de tout et qu'il pouvait bien faire tout ce qui lui plaisait, sans craindre l'opposition de personne. Mais un guerrier à la tête légère, moins calme ou moins*

courtisan que les autres, lève sa francisque, en frappe l'urne, en disant d'une voix forte et retentissante :

« **Tu n'auras rien ici que ce que le sort t'aura légitimement donné.** »

Tout le monde fut saisi d'étonnement d'une telle audace. »

Par « francisque », on entend ici une hache, la hache des Germains. Pas la décoration du régime de Vichy.

« Le roi se contint, et ne parut point ému de cette insulte ; mais il en garda le ressentiment au fond de son cœur. Il prit l'urne et la rendit à l'envoyé de l'évêque. »

Ce n'est pas si grave, l'urne n'a pas été détruite.

Mais Clovis est quand même bien fâché. C'est une deuxième bizarrerie, cette bouderie, ce ressentiment, plutôt qu'un accès de colère sur le moment. Clovis va même bouder pendant un an.

« Un an après, il ordonna à toute son armée de se réunir au Champs-de-Mars, pour examiner si les armes étaient propres et en bon état. Quand il fut environné de toute la troupe, il s'approcha du soldat qui avait frappé l'urne, et lui dit : « Pas un guerrier n'a apporté ici des armes aussi malpropres que les tiennes. Ni ta lance, ni ton épée, ni ta hache ne sont en bon état. » À ces mots il prit la hache du soldat et la jeta à terre. Au moment où celui-ci se baissait un peu pour la ramasser, le roi, levant sa francisque, la lui abattit sur la tête, en disant : « C'est ainsi que tu as frappé l'urne à Soissons. » Le soldat tomba sans vie, et l'armée, sur l'ordre du roi, se retira en silence. »

C'est une manière curieuse, et même très curieuse, de mettre en scène la future conversion de Clovis au christianisme. Monsieur fait le museau pendant un an et, après un laïus bien « cringe » sur le manque de soin porté à ses armes, il massacre le gus qui a rechigné à rendre l'urne du « Papa ».

Bien plus qu'une question de justice ou de respect de ce qui est sacré, on y perçoit davantage une fierté vexée et la justification sentimentale et pseudo-morale d'un acte de violence gratuite.

Mais cette anecdote est assez représentative de la façon dont le christianisme va être adopté par les Francs. **Le christianisme des Francs ne va pas entraîner chez ceux-ci un changement de manière d'être qui les rendrait plus pacifiques, plus généreux ou plus sages.** Pas du tout. Le christianisme des Francs ne ressemblera ni au christianisme des premiers chrétiens, rempli d'obligations morales, ni à la spiritualité des Sans Roi bien sûr, mais bien plutôt à la greffe d'une superstition nouvelle **dans une mentalité païenne archi-guerrière.** Jésus devient pour eux un nouvel Odin.

Rions un peu avec Jacques Bainville :

« L'exécution sommaire d'un soldat sacrilège fit plus que tout pour le triomphe de Clovis.

On reconnaît le grand homme d'État à ces audaces qui créent des images immortelles. »

Oui, vous avez bien lu : l'audace. De Clovis à la classe politique actuelle, l'audace n'a jamais pris fin.

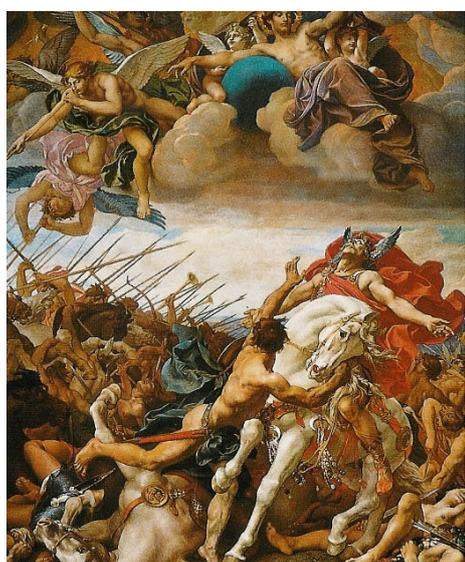
6) Clovis se convertit

En 493, toujours selon Grégoire, Clovis abandonne sa première femme pour épouser Clotilde, la nièce de Gondebaud, le roi des Burgondes. Aujourd'hui, on suppose qu'il ne l'a pas quittée mais qu'il était polygame, comme la plupart des Rois mérovingiens qui vont suivre. Clotaire Ier, par exemple, aura sept épouses, sans compter toutes ses concubines. Les Burgondes sont Ariens, mais Clotilde est chrétienne. Et, comme beaucoup de chrétiens, elle est prosélyte. Elle veut que Clovis se convertisse. Tout d'abord, Clovis s'en fiche. Il répond que « ses dieux (sont) plus puissants et plus nobles que celui des chrétiens. »

La mort en bas âge d'Ingomer, leur premier enfant, baptisé à l'insistance de Clotilde, accroît même l'incroyance de Clovis : « Si notre enfant eût été consacré à mes dieux, il aurait certainement vécu, mais c'est parce que vous l'avez baptisé au nom de votre Dieu que nous l'avons perdu. »

C'est en 496, lors de la bataille de Tolbiac qui oppose les Francs aux **Alamans**, que Clovis bascule. Son armée étant sur le point d'être vaincue, ne sachant plus à quel dieu païen se vouer, Clovis prie alors le dieu de sa femme et promet de se convertir au christianisme si celui-ci lui accorde la victoire. Cela se passe chez Grégoire de Tours exactement comme avec l'empereur romain Constantin en 312, lors de la bataille du Pont-Milvius. C'est Eusèbe de Césarée, notre copieux hagiographe, qui raconte comment Constantin reçut du Christ le pouvoir de battre militairement son rival Maxence. Grégoire de Tours s'en inspire pour rédiger sa Chronique :

« Les deux armées combattaient avec le plus grand acharnement ; le carnage était affreux ; les Francs ne reculaient pas, mais ils étaient taillés en pièces, et ils étaient sur le point de succomber. Clovis à cette vue lève les yeux au ciel, et, le cœur déchiré de douleur, les yeux pleins de larmes, il s'écrie : « O Jésus-Christ, toi que Clotilde appelle le Fils de Dieu vivant, toi qui, dit-on, portes secours aux affligés, toi qui accordes la victoire à ceux qui espèrent en toi, j'implore avec ferveur ton appui glorieux. Si tu daignes m'accorder la victoire sur ces ennemis, et si j'éprouve les bienfaits de cette puissance que ton peuple t'attribue, je croirai en toi et je me ferai baptiser en ton nom. »



Joseph Blanc, La bataille de Tolbiac (XIXe siècle)

Le chef Alaman est tué d'une flèche ou d'un coup de hache. L'armée est en déroute. Clovis gagne et, avec lui le Dieu des chrétiens, que Clovis perçoit désormais comme plus puissant que les dieux païens.

Parce que, si Clovis choisit le christianisme, ce n'est pas pour sa spiritualité. C'est pour son efficacité.

Comme Constantin, il se convertit parce que : « ça marche ». Le Christ a exaucé son vœu de victoire.

Saint Rémi va alors enseigner le catéchisme à Clovis. Sa conversion va prendre un peu de temps parce que Clovis ne veut pas perdre le soutien de **son peuple, qui croit encore aux dieux germains** :

« Je crains que mon peuple ne veuille pas abandonner ses dieux. »

Son peuple ? Mais la population gallo-romaine est déjà majoritairement chrétienne. Seuls les Francs, qui représentent quelques milliers d'hommes, ne le sont pas. Ce que cela nous dit, c'est que, d'évidence, **ce roi est largement, très largement, étranger à sa population.** Quand il pense « peuple », Clovis pense à son armée. Il pense à son gang. Pas aux futurs « français » dont l'opinion n'a visiblement aucune espèce de valeur pour lui. Mais, un jour entre 496 et 511, peut-être le 24 décembre 505 (on ne sait pas), Clovis est baptisé en compagnie de deux de ses sœurs et de 3000 guerriers Francs.

Le moment de la conversion est mal connu. On ne possède qu'un seul document contemporain : une lettre de l'évêque Avit de Vienne, qui s'excuse de n'avoir pas pu y assister. On possède une autre lettre, de l'évêque Nizier de Trèves, adressée à la petite-fille de Clovis, un demi-siècle plus tard, où il l'évoque très rapidement. Le premier vrai récit date d'un siècle plus tard. Il est de Grégoire de Tours, bien entendu.

On en aura d'autres, les siècles suivants. Mais surtout, **on fera de ce baptême l'une des dates de naissance**

de la France. Après la bataille d'Alésia, après les Martyrs de Lyon, après le Vase de Soissons, il y a le baptême de Clovis.

Ce baptême est le début d'une longue histoire d'amour entre la royauté franque et l'Église Romaine.

Dorénavant, le souverain régnera au nom de Dieu et les rois se feront couronner à Reims. Dans son Histoire, Grégoire de Tours compare Clovis à Constantin. Ce n'est pas très original : tant pis.

« *Il s'avance, nouveau Constantin, vers le bain sacré pour se laver de la lèpre ancienne qui le couvrait, et faire disparaître dans cette eau salubre toutes les taches dont il était souillé.* »



Le baptême de Clovis (de vers

1500) / National Gallery of Art (Washington) / domaine public

7) Malgré le baptême Clovis continue à tuer, y compris des membres de sa propre famille:

Faire disparaître toutes les taches dont il était souillé, vraiment ? Grégoire de Tours est bien gentil mais cette conversion ne va absolument rien modifier à la mentalité de Clovis. **Il va continuer à faire ce qu'il a toujours fait : étendre son royaume en se débarrassant des rois concurrents et en annexant leurs terres. Dans sa pratique, comme dans celle de ses successeurs, on ne voit pas vraiment en quoi l'adoption du christianisme aurait viscéralement changé ses mœurs : Clovis reste un pillard,**

un guerrier et un homme politique alternativement trompeur et brutal. Mais aussi un homme parfois crédule, superstitieux et émotif. Un épisode typique de la vie chrétienne de Clovis, c'est lorsqu'il passe avec son armée par la ville de Tours. Par respect pour Saint Martin, qui était évêque de la ville, le roi a décidé qu'on ne pourrait se servir, dans les terres de cette région, qu'en herbe et en eau. Un de ses soldats va se servir de foin. Il croit que le foin est équivalent à de l'herbe, l'imbécile.

Mais non, on ne confond pas l'herbe et le foin, alors le roi le tue immédiatement. Et il commente :

« *Comment pouvons-nous espérer la victoire, si nous offensoons Saint Martin ?* »

Ça, c'est Clovis. Toute la vie de Clovis va se passer à conquérir des territoires. Pour cela, il tue ou fait tuer, par des intrigues qui montrent que, très naïf sur certains points, il est un rusé politique sur d'autres, tous les autres petits rois de la région : Chilpéric II prince de Burgondie, Canaric roi des Morins, Gondégisile roi de Bourgogne, **Gondemar Ier son frère**, Alaric II roi des Wisigoths, Sigebert le Boiteux roi des Francs de Cologne. (Grégoire de Tours s'en arrange) parce que Clovis tue alors beaucoup d'Ariens, ce qui est très pratique pour l'Église chrétienne qui se débarrasse alors, avec ce nouveau champion, à vitesse grand v de sa principale concurrente. **Et l'évêque a le flegme de dire :**

« *Tout lui réussissait parce qu'il marchait le cœur droit devant Dieu.* »

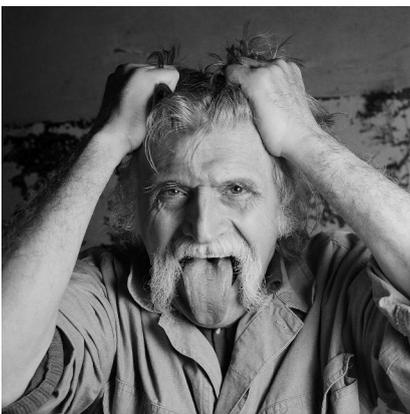
Pourtant, certaines de ses victimes sont des membres de sa famille, et ne représentent pas une menace particulière, à part celle d'exister : son cousin Ragnacaire, le roi de Cambrai, par exemple, qui a combattu à Soissons à ses côtés et que Clovis tue de façon particulièrement gratuite en lui fendant la tête d'un coup de hache. Puis c'est un deuxième cousin, Ricaire, que Clovis tue sous prétexte qu'il n'a pas défendu Ragnacaire. Il fallait oser. L'audace, quoi.

« Ils avaient encore un frère, qui était roi du Mans, conclue Grégoire, Clovis le fit assassiner. Les trois frères étant morts, il s'empara de tout leur royaume et de leurs trésors. »

Clovis se retrouve, à la fin de ce jeu de massacre, le maître d'un **unique royaume qui va de la moyenne vallée du Rhin jusqu'aux Pyrénées**. Comme écrira, avec une ironie mordante, Cavanna :

« *Clovis fut, du strict point de vue d'une morale tatillonne, une sinistre fripouille, mais il agrandit ce qui devrait devenir la France, notre patrie, et adora le vrai Dieu. Ce fut donc un grand roi.*

Nous devons l'admirer. »



Arnaud Baumann, portrait de Cavanna / droits réservés

8) Clovis fait de Paris la capitale du royaume

On doit une chose singulière à Clovis. En 508, il a fait de Paris la capitale de son royaume. Pourquoi Paris ? C'est une ville stratégique, bénéficiant de défenses naturelles et d'une bonne situation géographique. C'est aussi la ville de Sainte Geneviève. Genofeva de Nanterre, issue d'une riche famille sénatoriale gallo-romaine

et qui a déménagé dans la capitale après la mort de ses parents. C'est lors du siège de Paris, en 451, que Geneviève s'est transformée en super-héroïne des pouvoirs de la prière, enjoignant les habitants à ne pas fuir ni plier sous le joug d'Attila.

« Que les hommes fuient, s'ils veulent, attribue-t-on à Geneviève, s'ils ne sont plus capables de se battre. Nous les femmes, nous prions Dieu tant et tant qu'Il entendra nos supplications. »



Pierre Hébert, Sainte Geneviève (église Saint-Etienne-du-Mont) / Jastrow / domaine public

Et ça a marché. Clovis aime bien les prières qui sont efficaces dans le cadre d'une guerre, il aime donc bien Geneviève. C'est à Paris que Clovis meurt le 27 novembre 511 à l'âge de 45 ans. Il aurait été inhumé dans la future église Sainte-Geneviève, qu'il avait fait construire sur le tombeau même de la sainte tutélaire de Paris. À l'emplacement de l'actuelle rue Clovis.

On ne sait pas ce qu'est devenu le tombeau de Clovis. Il a peut-être été pillé lors de futures attaques normandes. On installera un gisant au XIIIe siècle à l'emplacement de son tombeau. Le gisant sera transféré en 1816 à l'église de Saint-Denis.

9) Clovis est mort

À sa mort, conformément à la tradition franque, **Clovis partage son royaume – qu'il avait mis une vie à unifier – entre ses quatre fils : Thierry, Clodomir, Childebert et Clotaire.** À partir de ce moment, ça va être un sacré chaos, l'histoire des Francs.

« L'une des pratiques les plus étranges (des rois francs), mais aussi les plus désastreuses, était le partage du royaume entre les héritiers du souverain défunt » écrit Jean Verdon dans sa biographie de Grégoire de Tours

Une vie de roi franc, c'est conquérir les autres royaumes, tuer leurs chefs (qui sont généralement leurs frères, parfois leurs cousins ou leurs oncles), et ensuite tout dispatcher entre leurs fils.

On dirait un jeu : *le jeu pour la récupération de la couronne de roi de tous les francs.* Un jeu qui dure la durée d'une vie. Et ça va être le cas pendant un bon moment. D'où une grande guerre civile entre 570 et 613 entre Sigebert, Chilpéric et Gontran, pendant laquelle Grégoire de Tours écrit sa chronique dans le but de donner un peu de sens à ce qu'il vit.

« Qu'il est pénible pour moi d'avoir à raconter cette multitude de guerres civiles qui ont déchiré si longtemps la nation des Francs! écrit Grégoire des Tours. Plût à Dieu, ô Rois, que vous eussiez exercé votre valeur dans des guerres semblables à celles que faisaient vos ancêtres ! Les étrangers, effrayés de votre concorde, ne pourraient résister à vos forces réunies. »

On comprend le désarroi de Grégoire de Tours, premier écrivain français qui trouvait que « c'était mieux avant ». Mais il a beau jeu ensuite de regretter le bon vieux temps :

« *Quand Clovis, votre aïeul, a fait la conquête de l'empire qu'il vous a laissé, il n'attaquait que des nations ennemies.* »

Parce que Clovis faisait tout pareil, sauf qu'il s'attaquait alors à des Ariens, et Grégoire de Tours est suffisamment « *campiste* » pour faire la différence. Les Francs sont une bande de loubards. Convertis à une forme à la fois politique et superstitieuse de christianisme, ils continuent simplement à se comporter en loubards. C'est normal.

10) Le grand absent

Il y a quand même un grand absent dans toute cette histoire : **Le peuple**. Dans les chroniques de Grégoire de Tours, il n'apparaît qu'au détour de certains paragraphes, comme victime collatérale de la guerre des gangs Mérovingiens : Quand Childebart, pour embêter son frère Clotaire Ier, ravage toute la Champagne par des incendies. Quand l'armée de Didier se comporte en Touraine détruisant tout sur son passage « *comme en pays ennemi* ». Quand les armées bretonnes détruisent les moissons et brûlent les fermes sur les territoires de Nantes et de Rennes, malgré les exhortations de l'évêque local. Quand celles du roi de Bourgogne, pour se venger des bretons, commettent à leur tour « *tant de crimes, d'homicides, de rapines et de brigandages dans leur propre pays qu'il serait trop long de les rapporter complètement.* » Quand Chilpéric Ier pille et incendie les localités par lesquelles il passe, dixit Grégoire de Tours qui pense alors à Tacite ou à Suétone :

« *Loin de ressentir aucun remords de pareilles actions, il en éprouvait de la joie ; tel Néron s'amusait à réciter des vers pendant l'incendie de Rome.* »



Affiche du film « Le Bon Roi Dagobert » de Dino Risi / droits réservés

11) Le Bon roi Dagobert

Le seul Mérovingien dont se souviendra vraiment la postérité est Dagobert Ier, le « *bon roi Dagobert* ».

Son règne est court : une dizaine d'années, entre 629 et 639. On possède peu de documents, peu de sources : aucune lettre, quelques procès-verbaux, quelques chroniques.

Alors pourquoi lui ? À cause de la comptine bien sûr, qui date du XVIIIe siècle et sera perpétuée tout le long du XIXe. On a plusieurs hypothèses concernant son origine. On pense qu'elle servait initialement à moquer Louis XVI. Mais ce n'est peut-être pas la seule raison de son succès. La comptine est d'abord apparue dans

le Sud de Châteauroux, une région marquée par la présence de Dagobert: il y a un pont de Dagobert, des étangs de Dagobert... Et il est le premier roi à se faire ensevelir dans l'Abbaye de Saint-Denis.

Que sait-on de lui ? Pas grand-chose. On sait quand même qu'il traite bien les pauvres :

« Il avait causé une vive joie aux pauvres en les traitant avec justice, peut-on lire dans la Chronique de Frédégaire. Il faisait montre, quand il jugeait entre grands ou pauvres, d'une telle justice qu'on pense bien qu'elle dut en tout point plaire à Dieu. Là n'intervenait aucune corruption ni faveur personnelle (...) Empli de ce désir d'être bon, il ne fermait pas l'œil ni ne mangeait, tant il portait attention à ce que tous ceux qui avaient été en sa présence ne s'en retournent qu'après avoir reçu justice. »

Dagobert n'est pas un très grand conquérant. Mais cela peut s'expliquer par le fait qu'il apparaît dans un pays franc déjà relativement unifié. Et il a beaucoup de « concubines ».

« Abandonné au-delà de la mesure à la débauche, écrit également Frédégaire, il entretenait principalement trois femmes pareillement à des reines, et de très nombreuses concubines (...) Après cela cependant – puisse cela lui avoir été compté en vue de la vraie récompense – il distribuait encore l'aumône aux pauvres avec une largesse au-delà de la mesure. »

Ça aussi, l'Église saura s'en accommoder. En le menaçant régulièrement de l'Enfer pour ses licences, selon une technique déjà bien éprouvée de culpabilisation, elle fera payer au bon roi Dagobert sa « débauche » par un nombre conséquent de donations.

12) Les « maires du palais »

La fin du règne des Mérovingiens est marquée par la montée en puissance des « maires du palais ». Ce sont les plus hauts dignitaires des royaumes francs après les rois. On ne sait pas bien leur histoire. Le maire de palais un intendant est à l'origine, chargé des affaires du palais. Mais, d'abord établi pour une période définie, il s'est transformé en un « élu à vie », et sa fonction est devenue héréditaire. Initialement proche collaborateur du souverain, le « maire du palais » va entrer en concurrence avec lui.

On a vu ainsi l'avènement de la famille franque des Pépinides, ou Pippinides, les descendants de Pépin de Landen, qui vont donner naissance à la **dynastie carolingienne**. En particulier Charles Martel. **Comme n'importe quel Franc, Charles se battra surtout contre les membres de sa propre famille. Mais il sera un bien meilleur politique que les Mérovingiens, plaçant des parents et des familiers, qui ne sont, la plupart du temps, même pas prêtres, à la tête des évêchés et des abbayes, pour mettre le royaume des Francs sous son contrôle.** Ayant mis fin à une incursion arabe lors de la bataille de Poitiers en 732, il gagnera un surnom mémorable, « Martel » qui veut dire « Marteau ».

Les circonstances sont très floues. Les romanciers nationaux parleront d'une tentative de conquête de l'Aquitaine de la part du général Abd al-Rahman, qui mourra durant la bataille. Mais aujourd'hui, en confrontant les sources, on pense plutôt à un simple raid, un pillage de richesses. Martel aurait sauté sur l'occasion pour s'imposer dans une région où il est en rivalité politique avec Eudes, le duc d'Aquitaine. Mais, au vu de l'hyperactivité – voire, avec des mots d'aujourd'hui, du « réseautage » – de Martel, l'Église ne va pas hésiter longtemps à choisir son camp entre les Rois Mérovingiens et les Maires du palais. Comme dirait le jeune entrepreneur : « La question, elle est vite répondue. »

L'Église s'associe bien volontiers avec les Carolingiens, les anciens maires. Le fils de Charles Martel, Pépin le Bref, dépose le dernier roi Mérovingien vingt ans plus tard et se fait sacrer roi deux fois. Une première fois à Reims par le pape Zacharie en 751.

Lorsqu'il meurt, en 741, [Charles Martel](#), maire du palais du **royaume franc**, partage le royaume entre ses deux fils : Carloman maire du palais d'Austrasie, et **Pépin**, de Neustrie (avec la Bourgogne et la Provence).

Pépin partage d'abord le pouvoir avec **Carloman**, et les deux frères agissent d'abord ensemble pour réprimer les nombreuses révoltes qui ont éclaté aux marges du royaume (dont celle du demi-frère naturel de Pépin Griffon, qui sera tué en 753).

Les deux frères engagent aussi une profonde réforme de l'Église franque, aidés en cela par **saint Boniface**.

En 742 ou 743 est organisé le "concile germanique", présidé par **Carloman**. Il y est décidé que des évêques seront installés dans les cités, et que **saint Boniface** sera placé au-dessus d'eux.



Pépin Le Bref

« *Mieux vaut appeler roi, dira le pape Zacharie, celui qui possède le pouvoir plutôt que celui qui ne l'a pas.* »

Eh ouais. Basique. Pas la peine de sortir son violon.

Et une deuxième fois en 754 à Saint-Denis par son successeur le pape Etienne II, parce que Pépin a récupéré les « États pontificaux » des mains des Lombards et y a réinstallé l'Église de Rome. C'est à Saint-Denis que Pépin reçoit le titre de « *filis aîné de l'Église* ».

Pour légitimer cette prise de pouvoir et cette création très humaine, très politique, d'une nouvelle lignée royale, les Pépinides vont forger le mythe des « *rois fainéants* » (qui font peu la guerre). Un terme qui apparaît pour la première fois dans la *Vie de Charlemagne* écrite par Eginhard, pour décrire les successeurs de Dagobert Ier et la fin du règne des Rois Mérovingiens : Thierry III, Clovis IV, Childebert III, Dagobert II, Chilpéric, Thierry IV et Childéric III. Ce dernier, qui n'avait le tort que d'exister, sera donc déposé par Pépin avec l'autorisation du pape. Il sera tonsuré et enfermé dans l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer où il mourra en 755.

« *Ces rois ne régnaient que de nom, écrira Sigebert de Gembloux, c'était leur usage de remplir le rang que leur donnait leur naissance, mais de ne rien faire, sinon de manger et de boire déraisonnablement de demeurer en leur maison, de présider aux assemblées des calendes de Mai, en face de toute la nation, de saluer et d'être salué, de recevoir et de rendre des présents.* »

Rois Fainéants ? Une réutilisation de l'expression « *roi fainéant* » à l'époque contemporaine peut nous éclairer sur le sens à donner à son usage. C'est Nicolas Sarkozy qui utilisera ce terme pour disqualifier Chirac en janvier 2009 lors de ses vœux parlementaires et lui opposer sa présidence à lui.

Un « roi fainéant » c'est quoi ? Quelqu'un qui ne fait pas systématiquement la guerre aux autres peuples ? Qui n'est pas dans une logique de conquête, d'annexion, de folie du pouvoir ?

Un roi qui n'est pas dans l'identification à César ?

On voit bien en quoi un roi « *pas fainéant* » peut réjouir la noblesse sénatoriale, en d'autres termes : l'Église, qui en est, à cette époque, l'expression la plus évidente. Une noblesse qui pourra toujours s'enrichir

à partir de ses conquêtes. Mais cela se fera toujours au détriment des peuples qui subissent les dommages collatéraux de ces conquêtes.

Ceux de là-bas mais aussi, soyons lucides : ceux d'ici, nous. Nous nous trompons toujours quand nous croyons que nous ne subirons pas, tôt ou tard, les conséquences de l'audace ou de l'ambition de ceux qui se proposent de nous diriger et qui s'attaquent, pour commencer, à des personnes qu'ils désignent stratégiquement comme nos ennemis. Des Carolingiens à Sarkozy, l'arnaque non plus n'a jamais pris fin.

3) Charlemagne, nouveau César

Rome, à travers les papes Zacharie et Etienne II, ne s'y est pas trompée. C'est chez les Carolingiens qu'elle va pouvoir retrouver une figure d'Empereur. Un nouveau César : Charlemagne.

Vu de loin, on a une image douce de Charlemagne. Il ne l'était pas du tout. Charles Ier dit Charles le Grand était un conquérant obsessionnel. On connaît mal le début de sa vie. L'une des sources principales est la *Vie de Charlemagne* par Éginhard. Son règne est extrêmement long, un des plus longs de l'Histoire de France, dépassé seulement par celui de Louis XIV.

Les Carolingiens ont repris le sempiternel « jeu d'idiot » des Mérovingiens. La vieille tradition franque : répartir le royaume conquis par le roi entre ses différents fils au moment de sa mort, et le combat pour la couronne du roi de tous les francs peut recommencer. **À son décès en 768, Pépin le Bref répartit donc le sien entre ses deux fils Charles Ier, futur Charlemagne, et Carloman.**

Mais à la mort de ce dernier en 771, Charles destitue immédiatement l'héritage de ses neveux qui, peu rassurés, vont se réfugier chez les ennemis des Francs et du Pape : les Lombards.

Le peuple lombard, dont le premier roi connu est un certain [Agelmund](#), ne participe pas aux invasions et migrations barbares des IV^e et V^e siècles. Leur propre tradition orale tardive décrit comment les Lombards quittèrent la Scandinavie, dirigés par deux chefs frères, Ibor et Aio, et comment ils s'établirent en Europe centrale, où des sépultures *longobardes* semblent établies vers 250-260.

Période IV^e siècle – IX^e siècle

Ethnie Germains

Langue(s) Lombard germanique puis Lombard roman.

Religion Paganisme germanique jusqu'au VII^e siècle), Arianisme du VI^e – VII^e siècles, puis Catholicisme.

Région d'origine Territoire de la Haute Vallée de l'Elbe, terre d'origine des Lombards. Royaume lombard en Italie après leur migration. Survivance de ce royaume dans l'actuelle région italienne de Lombardie.



L'Europe centrale au V^e siècle. Les Saxons sont localisés sur les deux zones ocre jaune : dans le Nord de l'Allemagne et dans le Sud de l'Angleterre.

L'ITALIA LONGOBARDA E BIZANTINA 572 - 1000

Fonte : Commons maps - kingdom of the Lombards 572.svg, Luitprand's Italy.svg, Agilulf's Italy.svg, Robert's Italy.svg, Luitprand's Italy.svg, Astulf's Italy.svg, Southern Italy, ca. 1000.svg, et "Großer Atlas zur Weltgeschichte" - Westermann 1985, ISBN 3-24-100919-6, p. 58, 59 et 63.



572 - alla morte di Alboino



584 - Periodo dei Duchi

Charlemagne devient, très jeune donc, et pour très longtemps, le roi de tous les francs. Ce qui va lui laisser du temps pour étendre son territoire, avec une armée composée de **10 000 à 40 000 guerriers. Il commence avec les Lombards en Italie en 773 et les Saxons dans l'Allemagne continentale actuelle, de 772 à 804 (qui sont encore païens).**

La guerre de Charlemagne contre ce peuple dure trente-trois ans. L'attaque des Angrivariens, qui transforment la basilique de Fritz-lar en écurie pour leurs chevaux, en constitue l'élément déclencheur. Charles associe très rapidement politique et religion. Il fait en effet œuvre de conquête, mais aussi œuvre de missionnaire en désirant convertir les Saxons païens.

En 772, après avoir pris la citadelle d'Eresburg, Charlemagne fait abattre leur idole, Irmunsul certainement un frêne immense recouvert de talismans. Ce lieu rassemble alors le butin des razzias saxonnes. Dès lors les Saxons négocient, promettent de ne plus envahir les marches du royaume franc et fournissent aussi des otages.

En 774, Charlemagne, occupé à guerroyer en Italie, les Saxons en profitent pour reprendre les hostilités. La riposte est terrible : les soldats envoyés par Charlemagne se déchaînent et laissent la Saxe exsangue mais encore insoumise.



Ary Scheffer, Charlemagne, *Charlemagne reçoit la soumission de Widuking à Paderborn*, (1840).

En 776, les Saxons promettent de se soumettre et de se convertir au christianisme.

En 780, Charlemagne renverse à Harzburg (en) une idole saxonne, Krodo.

En 782, un soulèvement général conduit par Widukind, considéré encore aujourd'hui en Allemagne comme grand héros, conduit Charlemagne à faire exécuter 4 500 révoltés en guise de représailles

Charlemagne fera plus d'une expédition militaire par an, cinquante-trois au total, grevant évidemment pour cela ses peuples d'impôts. **Il sera couronné empereur par le pape Léon III en 800.**

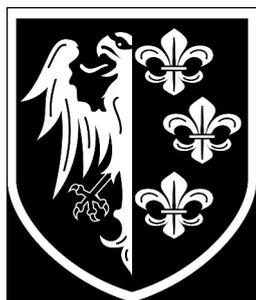
À la différence de Dagobert ou des derniers rois Mérovingiens, Charlemagne est cruel. Il est même impitoyable. Aux Saxons, il impose la « loi de fer de Dieu ». C'est-à-dire qu'il leur donne le choix entre le baptême et la mort. Face à ceux qui ne veulent pas se convertir, les Francs peuvent se permettre toutes les atrocités.

Charlemagne y devient le « Fléau de Dieu » : massacrant la population, rasant les villages, détruisant l'arbre sacré des Saxons, l'Irmunsul, et pillant tout sur son passage.

Le sommet de la violence est atteint lors du massacre de Verdun, en actuelle Allemagne, en octobre 782, où à la suite d'une rébellion populaire Charlemagne ordonne la mort par décapitation de plus de 4500 otages.

Éginhard n'en parle pas. On connaît cet événement par les *Annales Regni Francorum* rédigées par un membre de la cour de Charlemagne. Annales retrouvées dans l'abbaye de Lorsch au XVIe siècle. Selon l'historien Alessandro Barbero, cet événement peu glorieux et peu digne de figurer dans notre roman national serait aujourd'hui largement oublié s'il n'y avait pas eu à son sujet une controverse dans les cercles intellectuels allemands avant et pendant la période nazie.

Certains sympathisants nazis voulurent faire des victimes du massacre de Verdun des défenseurs des croyances traditionnelles de l'Allemagne, Hermann Gauch par exemple, qui plaidera pour un monument à la mémoire des victimes, ou l'idéologue Alfred Rosenberg, multipliant les attaques contre Karl le boucher des Saxons. **En faisant exécuter 4500 Saxons païens qui ne voulaient pas se convertir au christianisme, Charlemagne a été un très bon héros pangermanique européen. L'Empire n'a jamais pris fin.**



Emblème de la 33e division de la Waffen SS « Charlemagne »

14) Les Francs, descendants des Troyens (et grands-frères des Latins)

Vous avez compris. Non seulement nous n'avons jamais, jamais, été Francs : quelques milliers d'individus à tout casser et dont on peut raisonnablement douter qu'ils se soient suffisamment mélangés aux millions de Gallo-romains qui composaient la population du pays pour qu'on puisse parler ici de métissage.

Mais, placés dès l'origine par l'Empire et maintenus par l'Église à des postes de gouvernement héréditaires, quand bien on a parfois changé de lignage par souci d'efficacité, nous avons eu à subir leur domination très, très longtemps.

Pour supporter cette occupation, il a fallu inventer des craques. Un mythe. Une fiction.

Et même deux.

Premier mythe. Frédégaire, d'abord, dans sa *Chronique des temps mérovingiens* au VIIe siècle, puis Hincmar de Reims, dans sa *Vita Remigii* au IXe siècle, **vont faire des Francs les successeurs des Troyens vaincus par les Grecs lors de la mythique Guerre de Troie.**

Entendons-nous. À l'époque et dans le texte d'Homère, on ne parle pas de Grecs, mais d'Achéens, de Danaens et d'Argiens. Ils seront appelés « les Grecs » à partir de l'expansion de l'Empire romain. Pour simplifier, nous les appellerons à notre tour, malgré tout, les Grecs.

À partir de la fin du XIXe siècle, les archéologues situeront la mythique cité de Troie, aussi appelée Ilion, à l'emplacement de ville d'Hisarlik, au nord-ouest de la Turquie moderne.

L'histoire de la Guerre de Troie, située dans un passé très lointain, difficilement situable part de l'enlèvement d'Hélène, l'épouse du Grec Ménélas par Pâris, fils de Priam, le roi de Troie. Pour délivrer Hélène, Agamemnon, le frère de Ménélas, fait le siège de Troie à la tête d'une coalition qui

comprend, entre autres guerriers, Ajax, Ulysse et Achille. Le siège va durer dix ans et s'achèvera par la victoire de la coalition grecque et la destruction de Troie.

D'après Frédégaire, après la chute de Troie, les Troyens en fuite se seraient divisés.

Certains, avec Énée, fils du roi Priam, vont donner naissance aux Latins, comme dans *L'Eneide* de Virgile. On se souvient que Jules César se dira descendant d'Énée par l'intermédiaire de son fils Iule :

« *le grand Iule* », comme l'appellera Virgile.

Mais d'autres auraient suivi un certain Friga, fils du roi Priam et grand-frère d'Énée, jusqu'au Danube et à l'Océan. Friga semble ici purement et simplement inventé par les Francs. Mais comme le roi Priam est supposé avoir eu plus de cinquante fils, ils peuvent se le permettre. Ce sont les descendants de Friga, à commencer par un certain Francion, qui auraient donné naissance aux Francs.

C'est très intéressant. À plusieurs niveaux. Non seulement parce que cela fait des Francs et des Latins des frères. Mais, par ce nouveau rattachement troyen, le droit d'aînesse du roi Priam revient aux Francs. Cette fiction fera long feu. On la retrouve encore au XVI^e siècle, sous la plume de Ronsard, dont on ne sait pas bien s'il y accordait un réel crédit mais qui rédigea les premiers livres d'une *Franciade*, laissée inachevée, qui devait être le pendant de *L'Énéide* de Virgile.

On a expliqué le succès de cette affiliation aux conflits entre les croisés français et les Grecs lors des Croisades. Liquinus de Tours présentera la chute de Constantinople lors de la 4^{ème} croisade des Francs en 1204 (Chrétienne Orthodoxe) comme la vengeance de la prise de Troie par les Grecs. Et Robert de Clari utilisera cette ascendance mythique pour justifier le détournement de la quatrième croisade en la présentant comme une guerre de récupération : les Français-Troyens reprenant enfin les territoires de leurs ancêtres.

Et, plus tard, à partir des *Gesta Philippi Augusti* de Rigord au XIII^e siècle, on fit des *Gaulois eux-mêmes des descendants* des Troyens, et les fondateurs de Lutèce.

Deuxième fiction. Dans les *Grandes Chroniques de France* du XIII^e siècle, on parle d'un certain Marcormir, de la lignée de Priam de Troie, qui arrive en Gaule avec ses compagnons les Francs, et retrouve alors les descendants d'Ybor, un Troyen arrivé précédemment dans la même région, et qui aurait donné naissance aux Gaulois. On retrouvera cette idée de deux vagues successives de Troyens chez Jean de Paris, Honoré Bonet, Guillaume Cousinot. Ainsi on transformera de façon bien « *forceuse* » ce qui était une occupation en des « retrouvailles » entre deux branches d'un même peuple séparé par l'Histoire. Il fallait peut-être, il fallait sûrement, justifier que **le peuple vivant en France ait été si longtemps – peut-être toujours – dirigé par ce qu'on doit bien appeler une mafia. Et ça a marché. Ça marche encore.**

Chercher à éveiller, ne serait-ce qu'un peu d'émotion, et surtout *un sentiment d'appartenance*, en parlant de l'Histoire des Francs, du vase de Soissons, du baptême de Clovis, de Charles Martel, de Charlemagne, soyons clair : c'est ridicule. Et obscène. Mais ça a marché. Et ça marche encore.

Face à l'Histoire de France, nous sommes comme des enfants abusés qui espèrent encore voir de l'amour dans le regard de leurs bourreaux.



Couverture de L'Iliade (Les Belles Lettres) / droits réservés

15) Retour à L'Iliade

Il y a peut-être une autre explication à ce rattachement obsessionnel aux Troyens. Une hypothèse moins cynique, moins déplaisante, et qui laisserait apparaître toute l'ambiguïté des êtres humains dans leur rapport à la guerre, à l'échec et à la victoire.

Pourquoi les Francs, comme les Latins, se sont-ils identifiés aux Troyens face aux Grecs ? C'est-à-dire aux *perdants* de la Guerre de Troie ? Ce n'est peut-être pas uniquement dans un rapport de rivalité aux Grecs. Peut-être pas uniquement pour trouver un rattachement mythique qui légitime leur pouvoir. Accordons-leur la possibilité d'une raison autre. Cette raison autre, ce serait l'identification, non aux vainqueurs, mais aux vaincus de l'Histoire. Cela va un peu au-delà de l'hommage du vice à la vertu. C'est un trait irréductible de la psychologie humaine : la conscience que, dans ce monde, il y a des gagnants et des perdants. Et les perdants n'en sont pas nécessairement moins nobles, moins sages, moins bons. Ils sont même, du point de vue d'un récit, beaucoup plus touchants.

Pourquoi les Troyens ? Parce que le portrait qu'en dresse Homère dans *L'Iliade* est, tout simplement, bouleversant. Homère chante avec une grande humanité le roi Priam, son fils Hector, la femme de ce dernier, Antigone, et leur cité détruite, Ilion (Troie). Quand bien même ils sont les ennemis de son peuple. Quand bien ils vont être vaincus par les Grecs et leur cité, détruite par ces derniers. Les dieux eux-mêmes ne sont pas unis face à cette guerre. **Certains sont du côté des Grecs, comme Athéna, Poséidon ou Héra**, et d'autres, comme **Apollon, Aphrodite ou Ajax, du côté des Troyens**. On peut même entendre Zeus demander à sa femme Héra :

Cette vision de la guerre est très particulière. Elle est compréhensive, compatissante. Elle est sobre. Elle est également pessimiste. Sans illusions. Sans craques.

« La notion même de nationalisme demeure étrangère à Homère, écrit à ce sujet Rachel Bepaloff dans De L'Iliade, un texte rédigé sur quatre ans, entre 1939 et 1943 alors que Rachel Bepaloff quittait Paris pour les États-Unis, fuyant l'occupant nazi. Le Grec n'humilie ni le vainqueur, ni le vaincu. Ce qu'il exalte, sanctifie, ce n'est pas le triomphe de la force victorieuse, mais l'énergie humaine dans le malheur, la beauté du guerrier mort, la gloire du héros sacrifié. »



photographie de Rachel Bepaloff

À travers *L'Iliade* quelque chose d'un savoir intime de l'être humain apparaît. Un soupçon de cette réalité universelle qu'est le malheur, partagée par tous les hommes.

« C'est à peine si l'on sent que le poète est Grec et non Troyen, dit de son côté Simone Weil dans L'Iliade ou le poème de la force, un texte écrit entre 1939 et 1940. Les auditeurs de L'Iliade savaient que la mort d'Hector devait donner une courte joie à Achille, et la mort d'Achille une courte joie aux Troyens, et l'anéantissement de Troie une courte joie aux Achéens (...) Alors naît l'idée d'un destin sous lequel les bourreaux et les victimes sont pareillement innocents, les vainqueurs et les vaincus frères dans la même misère. Le vaincu est une cause de malheur pour le vainqueur comme le vainqueur pour le vaincu. »

C'est évidemment au cœur même de cette ambivalence qu'a pu être adopté par une si grande partie de l'humanité le culte du Christ en croix.

Jésus a échoué en *apparence* dans sa guerre de libération de la Judée de la domination romaine. Il a échoué matériellement. Sa parole n'en a pas moins une portée émancipatrice. Elle délivre, s'il sait l'entendre, l'homme de la plus affreuse des illusions : celle de la valeur spirituelle de la victoire matérielle.

Mais l'amour pour la figure de Jésus comme l'identification aux personnages d'Homère, montrent que, dans le secret de leur cœur, les hommes n'ont pas jamais vraiment cru à cette craque.

C'est une sensibilité qu'on ne retrouve pas si facilement dans les autres grands textes classiques de notre « civilisation ». Ni *L'Énéide* ni *La Chanson de Roland* où, pourtant, on ne suit Charlemagne que lors d'une bataille perdue, celle de Roncevaux, ne dégagent une aussi grande humanité que *L'Iliade*. Ces deux poèmes épiques sont beaux, mais ils sont « *campistes* » : les bons et les méchants sont bien identifiés, à la différence de *L'Iliade* qui relève d'une toute autre poésie. D'une toute autre lucidité.

Et c'est peut-être ce qui fait de *L'Iliade*, toujours selon Simone Weil, la seule épopée véritable que possède l'Occident :

« L'Énéide est une imitation qui, si brillante qu'elle soit, est déparée par la froideur, la déclamation et le mauvais goût. Les chansons de geste n'ont pas su atteindre la grandeur faute d'équité ; la mort d'un ennemi n'est pas ressentie par l'auteur et le lecteur, dans La Chanson de Roland, comme la mort de Roland. »

Et Simone Weil de conclure son essai *L'Iliade ou le poème de la force* par ces paroles qui résonnaient fortement à son époque, le début de la Seconde guerre mondiale, et résonnent toujours aujourd'hui, alors que le monde politique français semble prêt à s'offrir un nouveau tango avec le fascisme le plus dangereux, quelques en soient les conséquences :

« Ils retrouveront peut-être le génie épique quand ils sauront ne rien croire à l'abri du sort, ne jamais admirer la force, ne pas haïr les ennemis et ne pas mépriser les malheureux. Il est douteux que ce soit pour bientôt. »

Conclusion : Pour en finir avec cette fiction française

Cela n'allait pas être pour bientôt dans la « France » de Charlemagne, déjà. France qui, certes, ne s'appelait pas encore la France et, surtout, ne comprenait pas même la Bretagne.

Ça allait l'être d'autant moins que, deux à trois siècles plus tard, entre le XIe et le XIIIe siècle, la France et l'Église allaient définitivement unir leurs destins de la manière la plus répugnante. Par l'extermination de ceux qu'elles allaient considérer comme « hérétiques » et désigner comme « Cathares » ou « Albigeois »

et dans lesquels nous voyons, nous, des continuateurs.

« On peut trouver dans l'histoire des faits d'une atrocité aussi grande, écrira encore Simone Weil, mais non plus grande, sauf peut-être quelques rares exceptions, que la conquête par les Français des territoires situés au sud de la Loire, au début du XIIIe siècle. »



photographie de Simone Weil

Et, de son côté, Fernand Niel, dans *Albigeois et Cathares*, en 1955 :

« La Croisade des Albigeois fit un million de victimes (...) mais, par une sorte de paradoxe, elle eut un double résultat, dont on aurait lieu de se féliciter.

D'une part, en éliminant le catharisme, l'Église vit sa puissance et son unité renforcées ;

D'un autre côté, la croisade amena, ou prépara, la réunion de plusieurs provinces à la France et, par conséquent, fut une étape importante de l'unité de notre pays.

L'Église et la France demeurant des réalités vivantes, il est difficile d'avouer, que leur grandeur et leur unité furent obtenues, une fois dans leur histoire, au moyen de massacres et de bûchers. »

C'est de cette histoire, extrêmement complexe, infiniment grave, que nous devons désormais parler.

C'est cette histoire, si mal connue, dont nous ne pourrions pas décentement faire l'économie si nous voulons comprendre quelque chose à la grande, l'immense arnaque que nous vivons, que nous subissons encore aujourd'hui.

Leur histoire est notre histoire. Leur drame est notre drame. Leurs bourreaux sont nos bourreaux.

Ce n'est qu'une fois que ces derniers auront admis leurs pillages, leurs vols et leurs crimes, que nous pourrions leur pardonner. Ce n'est qu'une fois l'ignorance et la convoitise abolies que nous pourrions, enfin, nous émanciper. Ce n'est qu'une fois leur mémoire célébrée que nous pourrions avancer.

Leur combat est notre liberté.

Pacôme Thiellement